

## Le traque-muraille

Francine Déry

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

Inconnu pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Déry, F. (1980). Le traque-muraille. *Liberté*, 22(3), 55-59.

# *Le traque-muraille*

FRANCINE DÉRY

Je regarde mes pieds. J'enroule un élastique autour de mon index droit puis j'observe les mille et minuscules ramifications sur ma peau blanchie par un automne avancé au plus rebelle de ma saison québécoise.

Je chantonne des couplets échelonnés sur des contrées apparentées aux batteuses congénères. La cellule que je viens de former s'élançe en balançoire aux corolles d'argile. Mauve s'accouple à jaune en tête épileptique malgré les rapaces qui volent ensuite aux volets de ma fenêtre écarlate.

Je regarde mes doigts, mes pieds, tramés par les os durs de circonstances atténuantes. J'essuie-glace et je dis *bonjour mon amour* dans l'éventualité d'une énergétique rencontre.

Le silence des gestes éclopés revêt son spectre à elle qui roulait d'ardoise à l'aube des poings contournés par les extincteurs de désir.

Mes pieds commencent à décrire dans le linoléum des alternances des Austerlitz au galop et des pouliches au combat. Au lustre des crinières devant les sabots à venir, ma régimente s'appelle Anabelle. Que des fils agitent dans une fleur épidémique, ampoule filamenteuse.

Si j'avais su la vieille Austerlitz devenue saga.

Des mots, des mauves depuis le crâne et les poches qui déversent un pouvoir hydro hallucinant. Des boulets sculptés jadis par des mitaines d'enfants aux batailles de l'ère glaciaire de nos imaginations enneigées.

J'ai gravi le for intérieur des femmes-prison. La paume en vibrance du sang écoulé entre la saga et l'écritomoteur. J'ai la facture guerrière des âmes bucoliques et bergères signant la thèse et l'antithèse pour la synthèse des risques illuminés.

\*

Abdication de la plume fontaine en faveur du stylo bille. Depuis j'ai repéré la vieille plume et l'encrier. Des moments de plein j'ai retenu la rondeur des bruits des réservoirs. Les sentiers tracés par l'encre versée aux porcelaines des lavabos. Les signes percent précisément les idées. Enlignées, arrêtées, raturées. Nées des sources écloses dans l'extase d'un moment inspiré. Ou de l'épouvante d'un puits noir béant. Je maquille d'encre les papiers roses et les joues des poupées sans cheveux jonchant mon enfance effritée. JE cherchant dans l'espace accablant d'un jour d'hui.

Dans le flot de mes chambres communicantes un dictionnaire perd ses mots. JE part en chasse. Les pattes-mots grimpent à l'escalade de mon corps fou. Un mot clé choisit ma langue. Je-l'ai-sur-le-bout-de-la-langue. Ne peux dire le mot qui me brûle. Ah libérer ma langue. Libérer ma langue, mon corps, ma tête, les murs. Mes murs.

Cependant que les mots pantins claquent en mon espace réduit. Les métamorphoses des voix indivisibles se concertent en instruments intangibles. Le mouvement des sons me culbute dans l'artère des ondes. Rétrospective d'un sourcier au savant rictus d'un mur lézardé pour les mots mutins, frangins.

Les poupées gisent dans des berceaux effacés. Des bras coupés de marquises en dentelles occupent de petits cercueils peints. A la main.

Assise sur mes talons bêtes j'attends l'événement. Que se manifeste l'articulation. Qu'agite la poussée du rêve.

Une feuille sèche griffe la vitre rouge de ma fenêtre fermée. J'attends, close. Cependant qu'un arbre affaibli gratte le sol de mon jardin. Avant que la mort douce... à la mère-terre... ne retienne la sève.

J'ai détaché ma langue, extrait le mot pétrifié dans l'organe rose. Je saigne attentive à la pointe de ma plume. Trace

un envoûtement. Je saigne et nourris. Je ris, je crible. Je crime et je crie. Insoumise, en vie.

J'ai dit la langue rouge de mon pouvoir indécent, cinglé de cordes de crin le piège rouillé de vos histoires de christ. J'ai craché du sang. *Moi j'ai connu la crise, le grand krach, vingt-neuf, disait ma mère.* Pendant que nous chambrions le vin rouge, mes fantômes et moi. Organisés. Quatre vins neufs. Nous lirons chaque nuit dans la troublante armoire énigmatique les stigmates secrètes aux lueurs d'infini.

Les mots frangins, rongeurs gavés par la présence de mes murs, se rendent haletants à leur écrin fauve.

\*

Un matin gris l'avait durement repêchée d'un sommeil écartelé. Elle allait mordre à l'hameçon, s'engouffrer une fois de plus dans les ramifications étroites d'une cité promise aux miroirs les plus déformants. Cependant qu'une rose sculptée dominait chaque poteau. Elle marquait le pas sans vérification d'identité. Elle avait bu à la bafouille du roi du grand dédale.

Et croyait. Qu'un printemps succéderait à l'hiver en émail de coïncidence à sa réussite future. Elle avait longuement agité les *après tout les bof*. Elle avançait drue comme l'hiver qui pinçait les cordes du vent. Emprisonnait son souffle et sa langue engourdie.

Elle héla un taxi. Monta, indiqua la route et se mit à regarder bêtement ses pieds. La neige fondait, s'échappait par les crevasses du cuir noir des bottes en dessinant des images furtives de théâtres en convulsion. La jambe droite accoucha d'un fusil. L'arme pointa derrière la nuque du chauffeur et se déchargea. Le sang chaud du personnage effondré bouillonna abondamment. De dessous la banquette poivrée, une doublure émergea. Débouchant sur une place cuistre elle songeait *qu'un sang impur abreuve nos sillons*.

Ils avaient dit les monsignores, les ténors, les toréadors, Ali gators et babas, qu'elle devait s'asseoir. L'avaient décrété en assemblée extraordinaire des élégants du conseil antérieur aux pistils de nos prismes féminins. Qu'elles toutes, soucoupes en bandoulière allaient recueillir les gouttes des mythologi-

ques oubliettes. Assurant ainsi la réserve du sang. L'avaient pris, l'avaient mis, l'avaient dit. Prémédité dans l'écrasante tasse des ogres bien rodés. Elles en avaient cure des soupes superbes aux herbes molles. Elles, courbées sous la coupe. S'étaient mises à jour, s'étaient mises à jouir. Irrévérencieusement, anarchiquement, harmoniquement. Dans un rire propice à prise de lucidité. Au battement des tambours majeurs, éclos dans une matrice triomphale au plantureux pouvoir. Eréthisme parfois.

\*

Si j'avais su la vieille Austerlitz, combien combien de fleuves aurais-je dévoyé dans mon colombier.

Ma mie, mon cerveau chante et ma main trouble mon encre. Et mon ventre ordonné. Au cercle roturier, ma ligne verte et clair de terre. Calcaires et cavernes d'ovaires. Les oracles aux antres des grottes vingt siècles muselés. Elles toutes, moi, à ravir la muse alléchée, à ternir la morte encastrée aux hyènes décharnées.

Préhistoire de la grande.

J'Albaniserai mes rodéos. Déserterai l'incubateur des sociétés simili secrètes, grand format falsificateur des cabalistiques symbioses. M'embranchant à la gerbe hallucinatoire ionisant à jamais nos synchronismes cinglants.

Afin qu'aux termes d'une poésie dégantée, l'ingérence de l'angoisse n'entrave point le rythme bicéphale de la plume et du marteau. Mon discours ne glanant point de beauté mais percutant le bloc érigé.

*Pas peur mon ange, pas peur.*

Ascenseur vaincra dans l'ardent mélangeur de nos métamorphoses métaphoriques.

\*

De la fenêtre de ma chambre j'observe l'animation de la rue. J'entends tourner la convoitise du roman. Je suis à la merci de toutes les manivelles de la fiction.

Mais, auparavant, râcler les dernières pépites de la peur aux gorges de ma gorge empourprée qui dira, qui *tremblait*, qui *fulminera*, qui *avalait*, que l'on *taisait*, qui fleurira, que l'on *niait*, que l'on *aimait pour mieux te croquer mon enfant*.

Or, un cerf-volant d'infante vint planer sur un volet et tout réagit. La montagne et le fleuve. Les démolisseurs, les déménageurs, les curieux. Les roses jaillissantes aux poteaux excédés. Les acuités, les ambiguïtés, les mots, les chapitres. Un chômeur, un viol, une avorteuse. Un cinéma. Dans une dragée désespérée malgré le maréchal-ferrant aux sabots de ma nation.

Vieille Austerlitz je te traquerai, t'enlèverai, t'éduquerai de mon patois, de mon palais d'hiver et de mes boyaux d'été. De l'ensemble effrayant de mon désir transsubstancié.

Je commence à te connaître ma travestie. Je te crée poulche de Troie aux bousculades d'une troublante énergie.

La bougrine sur le dos je quittai mes allées habituelles pour la capitale illuminée de mes sentiers vénéneux.

La robe légère de la fille voyageait sur la muraille abstraite pendant qu'on affichait l'étoffe givrée d'une poésie séduite aux pouvoirs multiples d'une promesse imagée.